



**Citation:** I. Rieusset-Lemarié (2022). Les formes constantes: une ontogonie ubiquitaire et pragmatique. *Aisthesis* 15(2): 115-123. doi: 10.36253/Aisthesis-13905

**Copyright:** © 2022 I. Rieusset-Lemarié. This is an open access, peer-reviewed article published by Firenze University Press (<http://www.fupress.com/aisthesis>) and distributed under the terms of the Creative Commons Attribution License, which permits unrestricted use, distribution, and reproduction in any medium, provided the original author and source are credited.

**Data Availability Statement:** All relevant data are within the paper and its Supporting Information files.

**Competing Interests:** The authors have declared that no competing interests exist.

## Les formes constantes: une ontogonie ubiquitaire et pragmatique

### The constant forms: a ubiquitous and pragmatic ontogony

ISABELLE RIEUSSET-LEMARIÉ

Université Paris 1  
irieusset@orange.fr

**Abstract.** According to Etienne Souriau, ontology must be grasped in light of an ontogonic perspective in which future is to be rebuilt permanently as an act. We show that “constant forms” support Souriau’s aim that ontogony must be both ubiquitous and pragmatic. Firstly, the “constant forms” support Souriau’s ubiquitous ontogony which aims to escape the reification due to the “law of localization”. Secondly, as far as they are considered as “action template”, the “constant forms” support Souriau’s pragmatic ontogony according to which “existence is an act”. Thirdly, Souriau characterizes as “constant forms” the morphemes on which is based his synaptic vision (as opposed to the ontic vision) which values the dynamical role of transitions in order to create a future as an act, as it is required by the criteria of pragmatic ontogony.

**Keywords:** Ontogony, Constant forms, Ubiquity, Copula, Morphemes.

---

#### 1. UNE ONTOGONIE UBIQUITAIRE: VISER L’UBIQUITÉ POUR ÉCHAPPER A LA CHOSIFICATION

Pour comprendre une philosophie et, spécifiquement, ses enjeux ontologiques, il faut partir de ce à quoi celui qui l’a conçue tente d’échapper. Pour Etienne Souriau, cette «malédiction» à laquelle l’être humain doit échapper, c’est ce qu’il nomme la «loi de localisation». Pour qui se demanderait si le mot de «malédiction» n’est pas trop fort, il suffit de se rappeler ce passage de *Pensée Vivante et Perfection Formelle*, qui associe à la «Marque de la Bête» (soit le signe le plus maléfique qui soit) cette obligation à occuper un lieu:

tout vivant est avant tout un corps – un corps qu’il traîne de lieux en lieux, un corps qui n’est jamais en deux lieux à la fois et, qui pis es (c’est bien là la Marque de la Bête), qu’il faut qu’il soit toujours quelque part; un corps qu’il s’agit de protéger contre les heurts et les blessures, et pour cela qu’il faut déplacer, mais qui effectue ses déplacements dans un laby-

rinthe, dans un espace peuplé d'impénétrables qu'il faut contourner pour passer outre, qu'il faut chasser de leur lieu pour l'occuper. Et sans doute, c'est plus une chose qu'un vivant, l'être dont l'histoire se confond avec celle de son corps, et par conséquent avec celle des objets résistants (Souriau [1925]: 211-212).

La visée ontologique d'Etienne Souriau est donc d'abord à comprendre comme cette exigence d'échapper à la «chosification» résultant de cette malédiction qui marque l'être humain du fait de sa soumission à la «loi de localisation»: «Là est le problème. Etre, ubiquité, deux pôles. [...] Voilà pourquoi nous pensons que la vie vivante [...] suppose quelque chose de plus que la simple position d'une réalité. Ne la possèdera que celui qui saura dépasser la loi de localisation qui est l'essence de cette réalité, sans en perdre cependant la saveur» (Souriau [1925]: VI). L'exigence ontologique de Souriau est donc d'échapper à cette chosification (déterminée par la «loi de localisation») grâce à la «vie vivante» qui ne pourra être l'enjeu que d'un processus de conquête sans cesse renouvelé: «C'est au sein même de l'univers réel [...] qu'il faut construire la vie. Elle ne peut donc différer de ce réel brut que d'un point de vue formel, architectonique, c'est à dire rationnel, si on se garde de confondre le rationnel et l'idéal» (Souriau [1925]: VI). Dans cette «vie vivante» qu'il faut «construire», on reconnaît les fondements de cette philosophie de l'instauration qui sera l'œuvre de Souriau. Pour resituer cette exigence dans le cadre de la problématique de ce livre instaurateur qu'est, pour Souriau, sa thèse qu'il réédita trente ans après sous le titre *Pensée Vivante et Perfection Formelle*, il faut partir du rôle fondateur qu'y joue la raison: «La conquête de la vie vivante est avant tout œuvre de raison» (Souriau [1925]: VI). Cependant, ce qu'entend Souriau par «raison» reste non seulement spécifique (par sa différenciation de l'idéal) mais singulier, en tant qu'il appréhende cette raison «d'un point de vue formel» (Souriau [1925]: VI). Pour être fondé sur la raison, l'enjeu ontologique visant à échapper à la «chosification» va s'actualiser par la recherche

de ces «formes perpétuelles» qui échappent à la «loi de localisation» en tant qu'elles «peuvent être supportées par des substances diverses» (Souriau [1925]: XI). Cette Raison (en tant que solution pour échapper à la «loi de localisation» et trouver cette forme d'ubiquité qui permet de posséder la «vie vivante» sans perdre la «saveur» de la réalité) s'avère s'actualiser, pour Souriau, dans la capacité de «penser en formes stylisées» ce qu'il faut entendre, dans cette visée sourialienne, comme des formes perpétuelles qui resteront toujours à reconquérir en raison du «caractère partiel et fragmentaire des ubiquités conquises» (Souriau [1925]: XII).

Cette «conquête de l'ubiquité» (qui donne à la visée de Souriau des accents valériens) ne pourra s'actualiser que dans un à venir toujours à reconduire parce que, dans sa visée ontologique, la constance de la forme perpétuelle, semblable à elle-même, sera toujours à reconquérir: «Constance ou plutôt inflexibilité [...] Il s'agit moins de garder une idée à l'abri du changement que de la refaire toujours semblable à elle-même. [...] Ceci posé, il nous a paru qu'il n'y a pas d'autre signe du passage de l'idée par la forme qui revient semblable à elle-même, que la perfection même qu'elle a sous cette forme» (Souriau [1925]: XVIII). Où l'on voit que la philosophie de Souriau, dite de l'«instauration», serait plus rigoureusement qualifiée de philosophie de la réinstauration. Mais la perfection de la forme ne se trouve ni en amont ni, a fortiori, en aval, raison pour laquelle Souriau préfère utiliser le qualificatif de «formes stylisées», pour éviter les connotations téléologiques du concept de perfection :

Voilà pourquoi nous parlons moins de penser par formes parfaites, que par formes stylisées. Ainsi évitons-nous les dangers que comporte la notion de perfection, si souvent entachée (par l'intervention de la finalité) de considérations métaphysiques, qu'on a cherché à éliminer entièrement ici. Au reste, il était impossible de tomber dans ce danger, dès qu'on était averti que le critère cherché devait être une qualité intrinsèque de la forme. Ainsi l'ordre logique des idées nous a conduit à conclure par des considérations esthétiques [...] (Souriau [1925]: XVIII).

C'est l'ancrage de son ontologie dans l'esthétique qui permet à Souriau d'éviter le piège de la téléologie, tout en préservant l'articulation entre constance des formes perpétuelles et processus de leur (ré)instauration, toujours en devenir. C'est pourquoi l'ontologie sourialienne ne peut être qu'une ontogonie. C'est cette perspective ontogonique qu'on retrouve chez Jankélévitch: «Le devenir n'est rien d'autre que de l'être toujours naissant; le devenir n'est pas seulement ontologique et ontophanique. Il est encore et surtout ontogonique, ou plus simplement encore, il est création perpétuellement recommencée» (Jankélévitch [1957]: 26). Mais la spécificité de cette visée ontogonique demeure chez Souriau en tant qu'il vise à instaurer ce que nous qualifions comme une «ontogonie ubiquitaire».

En rappelant que l'antithèse de l'ubiquité, à ses yeux, est la singularité (Souriau [1925]: 164), Souriau montre qu'il entend par «ubiquité» ce qui peut se reproduire à l'identique (où s'atteste l'incidence valérienne et benjaminienne pour laquelle ce désir d'ubiquité s'appuie sur des capacités de reproductibilité). On retrouve ce «retour semblable à soi-même» de la «forme constante» en tant qu'elle actualise la perfection de la «forme stylisée» et qu'elle donne vie à cette exigence d'ubiquité, non sans altérer quelque peu le sens de ce dernier terme qu'elle infléchit du côté d'une capacité à jouer de la cyclicité du temps pour qu'elle «se retrouve identique en divers lieux et temps»: ce qui serait la façon dont Souriau pense réalisable cette forme minimale d'ubiquité permettant d'être en plusieurs lieux et temps, si ce n'est «à la fois» – critère d'une ubiquité absolue – à tout le moins à chaque tour et retour, cycliquement – critère de ce que nous qualifierons d'«ubiquité relative». La visée périodique prévoyant le retour de régularités aurait cette puissance ubiquitaire chère à Souriau: «il y a cependant ici une véritable induction, dès que la constatation du retour d'un fait lui ôte sa singularité, pour le mettre hors du hic et nunc, s'il se retrouve identique en divers lieux et temps» (Souriau [1925]: 163). Cependant, l'ontogonie ubiquitaire sourialienne est, avant tout, stratégique.

## 2. DU POUVOIR D'ANÉANTISSEMENT DES HEURTS RÉELS A LA SAISIE DES FORMES CONSTANTES PAR LES HEURTS IMAGINAIRES

La stratégie ubiquitaire est posée comme une alternative à une certaine expérience du temps car «pour ceux qui se heurtent aux angles de la vie, qui se blessent à ses durs à coups, le temps est fait d'anéantissemments» (Souriau [1925]: 153). Ce que cherche à éviter Souriau, ce sont les heurts: heurts de l'espace (en tant que conquête d'un autre lieu, d'un autre territoire, non sans heurter les autres présences qui y étaient assignées) et heurts du temps (en tant que celui-ci est vécu comme puissance d'anéantissement). Ces heurts sont causes de blessures. Pour y pallier, reste la posture philosophique qui opère, côté espace, comme une «conquête de l'ubiquité» et, côté temps, comme puissance du passé à engendrer un «présent tout neuf» (Souriau [1925]: 153). Dans les deux cas, sortir des logiques de heurts et d'anéantissement sera l'enjeu de l'instauration de ces «formes constantes» par lesquelles une forme d'ubiquité sera conquise (Souriau [1925]: XI-XII) et par lesquelles une forme du présent, soutien d'anticipation de l'action à venir, pourra recroiser une forme du passé. Une des solutions envisagées par Souriau pour échapper à ces logiques d'anéantissement sera d'engendrer «une conception rythmique du devenir, par laquelle tout ce qui a disparu doit reparaître quelque jour: en sorte que rien n'est véritablement anéanti» (Souriau [1925]: 160). Mais cette visée fondée sur la présomption de «périodicités» est critiquée par Souriau: «Une telle méthode est, bien entendu, fort éloignée des exigences pragmatiques, à cause même de son caractère fataliste. Elle peut servir à prévoir, mais non à agir» (Souriau [1925]: 162-163).

Qu'elles soient ontologiques, logiques ou esthétiques, les réflexions philosophiques de Souriau apparaissent, in fine, pragmatiques, ancrées qu'elles sont dans l'exigence de mettre au jour des dispositifs prédisposant à «agir». Si le verbe «être» ne sera in fine important qu'une fois ramené par Souriau à sa fonction de copule (nous y reviendrons), c'est le verbe «agir» qui importe le plus

pour Souriau. L'ontologie tend à s'y effacer au profit de l'établissement d'une pragmatique déterminant une orientation ontogonique qui nous permette d'échapper au fatalisme. Ce qui compte pour Souriau, c'est ce qui permet de prédisposer (par des formes constantes) aux conditions d'actualisation d'un sujet agissant. Mais agir, pour Souriau, c'est d'abord se saisir de la réalité par des formes constantes.

Pour rendre compte des processus psychiques par lesquels la saisie d'une forme constante est possible, Souriau fait du récit de la rencontre d'un chevreuil une situation méthodologiquement heuristique. Dans ce contexte, l'ontogonie stratégique de Souriau va se faire agonistique. On va y retrouver, en effet, le rôle du heurt et de l'obstacle mais, cette fois, au sein d'une «expérience fictive» qui va en transformer la valeur. Alors que dans la réalité il s'agit de se protéger des heurts, voire de les éviter par une stratégie de «contour», on ferait appel au contraire à l'imagination de ce heurt pour concevoir une forme constante. Dans ce cas, le heurt imaginé s'avèrerait positif tant son rôle dans la capacité à concevoir la permanence d'une forme serait fondamental. C'est dans la situation de sa rencontre avec un chevreuil – dont le récit a valeur de modèle archétypique – que Souriau développe ce rôle heuristique du «heurt imaginaire»: «Il se tourne vers moi; son contour change: il n'en reste de commun avec son aspect visuel de tout à l'heure que sa couleur d'un brun sombre» (Souriau [1925]: 210). A ce stade on peut croire que, à défaut des autres percepts visuels, à tout le moins la couleur permettra de trouver ce point commun entre les différents aspects saisis par la vue de ce chevreuil. Mais la couleur échoue aussi à ce rôle: «Sorti de la pénombre du bois, il entre au soleil, et tandis qu'il est noir par son flanc à contre jour, tout son profil dessiné par la lumière est d'un roux ardent» (Souriau [1925]: 210). Cependant la récolte méthodologique de cette rencontre du chevreuil ne va pas s'arrêter à ce constat d'échec des formes visuelles à prétendre prêter support à une forme commune identifiante. Ce que préparait ce choix rhétorique de la rencontre d'un chevreuil aux abois, c'est ce moment où, le voyant dispa-

raitre, c'est d'une autre rencontre, imaginaire, que naquit la possibilité d'en saisir, enfin, une forme

Qu'y a-t-il de commun entre tous les aspects, toutes les figures, toutes les grandeurs et toutes les couleurs qui ont correspondu à cette chose unique, un chevreuil? Qu'y a-t-il eu, sinon de savoir qu'en quelque moment où j'eusse pu, mieux caché, plus rapide, l'approcher d'assez près pour le heurter (et même de nuit sans le voir), j'aurais toujours heurté la même masse, frappé le même contour? Or ce chevreuil de nuit auquel je songe n'eût été ni plus ni moins réel que ce chevreuil de jour. Mais il eut été stable, essentiellement identique à lui-même; et c'est à celui-là que j'ai référé indistinctement celui-ci (Souriau [1925]: 210).

Ce qui relève de l'identité est invisible pour les yeux. Pour Souriau, la question ontologique de la saisie de l'identité n'est pas de l'ordre d'une essence mais d'une expérience, mais à condition de prendre en compte un des résultats de sa démarche ontologique singulière à savoir que «l'expérience est fictive» (Souriau [1925]: 217). La saisie d'une forme constante donnant prise sur une identité ne peut être engendrée que par la fiction d'une expérience imaginaire. Elle est donc affaire de représentation. Mais alors que, traditionnellement, les philosophes pensent les produits des représentations en termes d'images, selon un paradigme visuel, Souriau met à jour les racines tactiles de l'expérience fictive de l'imaginaire. Cependant, ce n'est pas tant un sens qu'il s'agit de valoriser qu'une expérience: celle de la résistance d'un corps éprouvée par le heurt qu'on éprouve à sa rencontre :

Un monde dans lequel nous rechercherions avant tout la continuité formelle des apparences visuelles, différerait profondément de celui où nous vivons, dont l'ordre essentiel est celui des résistances corporelles. Gardons-nous, en effet, des confusions où nous pourrions tomber en parlant ici de sensations tactiles, musculaires et surtout cinétiques. Ces formes sont faites [...] des obstacles que rencontre cette activité, réelle ou fictive, et de son arrêt selon certains contours, qui en dernière analyse ne sont pas autres que ceux de notre corps dans certaines positions (Souriau [1925]: 211).



Si ce heurt, fût-il imaginaire, est perçu comme positif, c'est que loin d'y être subi, il est plutôt de l'ordre, agonistique, d'un combat, d'où résulte une victoire, celle qui permet de récolter comme une «proie» (Souriau [1925]: 132), la saisie d'une forme constante permettant d'appréhender l'identité d'un être qui, dans la réalité, n'apparaissait que fuyante:

Je me suis dédoublé. Un moi [...] est resté immobile [...]. Un autre moi, celui qu'éveillé je vis dans mes rêveries [...] a couru aux flancs du chevreuil, l'a empoigné aux cornes, s'est éloigné là-bas traîné et secoué par lui, et l'a maîtrisé, haletant, dans l'ombre de la forêt. Mais si ces deux moi se sont peu à peu éloignés l'un de l'autre, les deux chevreuils, au contraire, sont restés sans cesse mêlés, et c'est l'animal imaginé (le chevreuil de nuit, toujours à la même distance du moi imaginaire et touché par lui) qui a donné consistance, unité, identité personnelle, aux divers aspects fugitifs de l'animal réellement vu (Souriau [1925]: 211).

Il faut une forme pour donner consistance à l'identité. La permanence ontologique des identités n'est pas une question d'essence, elle n'est pas un donné ontologique originaire. La permanence des choses est un réquisit de la raison qui se construit via la saisie des formes constantes grâce auxquelles on peut s'inscrire dans la démarche d'une ontogonie en agissant sur notre devenir. Mais ce que met à jour l'«exempla» du chevreuil, c'est le rôle de l'imagination dans l'instauration de cette forme. On saisit cette forme constante grâce à un «acte imaginé» (l'acte de la saisie imaginaire de ses cornes, dans le cas du chevreuil).

### 3. LA VISÉE SOURIALIENNE SINGULIÈRE DE LA LOGIQUE A L'AUNE DES FORMES CONSTANTES

«L'imagination de l'acte agit comme force idéo-motrice» (Souriau [1925]: 125): au delà de l'exemple heuristique du chevreuil, cette «loi» posée par Souriau va jouer un rôle dans la mise à jour d'un de ses concepts essentiels, celui du «gabarit d'action». Car ce n'est pas, seulement, l'on-

tologie, que Souriau revisite en la soumettant à un impératif d'action mais également, de façon indissociable, la logique. La question ontologique de la permanence des choses va nécessiter un réexamen de la logique à l'aune de la saisie des formes constantes (Souriau [1925]: 131). Or, ces formes constantes que la stylisation a simplifiées pour qu'elles soient transférables par le raisonnement à d'autres cas, Souriau va les appréhender en termes de «gabarit d'action»:

Que l'on songe en effet à la façon dont interviennent ces simplifications dans le raisonnement [...] il faut que le transfert en soit aisé à d'autres cas; [...] Il faut donc avant tout qu'elles puissent être retrouvées semblables à elles-mêmes en différents temps de notre vie psychique, pour faire leur fonction de gabarit. Nous voyions tout à l'heure que les propositions qui assignent à une forme un rôle de ce genre prennent facilement la forme décisive [...]. Or qu'est-ce qu'une décision, sinon précisément un gabarit d'action auquel nous pourrions comparer notre façon d'agir, et qui leur servira de type? (Souriau [1925]: 124-125).

C'est sous le prisme de cette aide à la décision (et de l'action qui en résulte) que Souriau revisite la logique en allant jusqu'à mettre son concept de «gabarit d'action» à la place de la cause efficiente et même de la cause formelle. La question est celle de la volonté: «celui-là seul en est doué pour qui la décision prise, qui fut la chiquenaude mettant en branle l'activité initiale, [...] n'a pas été seulement cette cause efficiente, mais encore une cause formelle, rigide, indéformable, contraignant l'exécution à actualiser la décision, non en s'en inspirant, en en dérivant, mais en y ressemblant» (Souriau [1925]: 125). A la place de la cause de l'acte, Souriau met un «gabarit d'action» qui opère comme un modèle, issu de l'imagination, mais où «l'imagination de l'acte agit comme force idéo-motrice» (Souriau [1925]: 125). Le «modèle» (qui est une forme) est performativement «instaurateur» d'un acte, et il évite l'inévitable évolution temporelle qui fait que l'acte diffère de la cause (volonté) qui en a lancé le processus (Souriau [1925]: 125). Ce que recherche Souriau, c'est que l'acte ne s'écarte

pas de la forme instauratrice (et c'est le rôle des ressemblances des «formes enharmoniques»). C'est toute la complexité de la philosophie de l'instauration qui valorise le dynamique mais requiert la permanence stable de la forme instauratrice: «les régularités naturelles procèdent [...] d'une exploration du monde, dont une forme explorante est la condition. On rencontre ici le problème du devenir [...]. L'expérience vécue du changement [...] est corrélatrice à l'instauration et au maintien dynamique d'un acte informateur» (Souriau [1925]: 128). Ce qui compte, pour Souriau, c'est le «maintien dynamique» de la forme instauratrice, en tant qu'elle est une forme constante, ce qui permet que le devenir ne soit pas la déviation de tendances incontrôlées mais soit à la ressemblance de ce «gabarit d'action» qu'est la décision, qui part d'une «forme essentielle». Mais pour que cette forme maintenue constante reste opérationnelle, encore faut-il que les choses qu'elle permet de saisir ne se métamorphosent pas. Tel est l'enjeu de l'étrange allégorie par laquelle Souriau appréhende la logique comme un jeu de colin-maillard:

Il est, si j'ose dire, quelque similitude entre la pensée déductive et le jeu de colin-maillard. On a saisi quelque chose dans les ténèbres; on en sait tout ce que la main peut apprendre; puis sans lâcher on réfléchit, jusqu'au moment où l'on annonce comment, rouvrant les yeux, on apercevra ce que l'on tient. Il faut, cela est évident, que l'on n'ait pas saisi Protée, et que durant qu'on ôte le bandeau, il ne se métamorphose pas entre vos mains. [...] Tel est ce qu'on peut appeler le postulat pratique de la déduction. Tout raisonnement déductif suppose la chose en état d'attente; c'est à dire inchangée depuis le moment où elle fut appréhendée sous une forme jusqu'à celui où l'on revient vers elle avec une autre forme (Souriau [1925]: 135).

La logique requiert la constance de la perception enharmonique présumant une communauté de matière de l'objet sur lequel porte le raisonnement qui doit être postulé «constant», même si ce raisonnement a pris du temps, ce qui implique de postuler que «ce temps doit être resté sans action, non sur nous mais sur l'objet» (Souriau [1925]:

134). Souriau semble, à première vue, au service de l'invariance des choses. Mais à force de faire un problème de la stabilité des choses entre la perception des formes par laquelle on les saisit, Souriau parvient à mettre le doute sur la stabilité de notre identité, du fait de la variation du temps. Il y a une incidence de déconstruction ontologique dans la méthode de questionnement systématique adoptée par Souriau. De là le questionnement sur la stabilité problématique des prédicats que nous attribuons à des sujets. Il y aurait un présupposé atemporel d'invariance problématique dans tout raisonnement logique du fait qu'on aborderait la copule «est» comme un «éternel présent invariable» alors que le doute serait de savoir s'il y a coïncidence entre un «a été» et un «est maintenant» ou un «sera». La copule (sur laquelle insiste Souriau) est à la fois aspectuelle et temporelle. De là le rôle fondamental de la copule dans la perspective du «temporalisme logique» qu'adopte Souriau:

Les propositions catégoriques, en posant sans condition l'inhérence de l'attribut au sujet, rendraient impossibles l'emploi séparé de l'un et de l'autre. Mais il y aurait des propositions où les deux termes ne seraient ni impliqués ni même contemporains: dans les jugements hypothétiques, la copule n'exprimerait pas une inhérence, mais une génération du conséquent par l'antécédent. Seuls donc ces jugements pourraient, pris comme majeure, donner naissance à des syllogismes qui ne soient ni circulaires ni tautologiques. C'est là une thèse capitale du temporalisme logique (Souriau [1925]: 35).

Ce que conteste Souriau dans la conception traditionnellement atemporelle de la logique c'est le fait qu'elle nous ferme à tout véritable devenir puisqu'on y serait tautologiquement réduit à une donnée initiale incapable de produire un processus de génération. L'atemporalisme logique est incompatible avec une visée ontogonique privilégiant le devenir et c'est pourquoi la revisitation de la logique, à partir de la prise en compte du facteur temporel, est indissociable, pour Souriau, de sa philosophie de l'instauration qui le conduit à privilégier la perspective d'une ontogonie. Mais ce qui reste encore plus singulier dans ce réexamen

de la logique, c'est le rôle que Souriau y confère à la copule. Ce point sera jugé par Souriau suffisamment essentiel pour qu'il y revienne dans son ouvrage sur *Les différents modes d'existence*:

On voit encore [...] comment la vue de ces faits résout très simplement (bien qu'avec quelque déception peut-être pour certains métaphysiciens) l'antique problème de savoir si la copule du jugement, avec le petit mot *est*, implique réellement l'existence. Elle l'implique assurément; à condition qu'on voie bien qu'elle n'implique ni l'existence substantive du sujet, ni celle [...] du prédicat; mais celle seulement de la synapse, de la copule en tant qu'existence de la relation d'inhérence, qu'il s'agit de voir, dans cette perspective, en son existence pure, qui est du mode synaptique; existence à laquelle sont suspendues celle du sujet et celle de l'attribut, en ce qu'ils sont supposés dans un même fait qui est, lui, le véritable existant (Souriau [1943]: 156).

Ce à quoi nous conduit la philosophie de Souriau, c'est à une délocalisation de la logique sur la copule, en tant que celle-ci met l'accent sur les processus dynamiques de transition. Or cette visée synaptique, irréductible à l'atemporalité de l'ontique, a vocation à s'exprimer par les copules, les éléments de « transition » et de « connexion»: «Pour ce qui concerne le monde du synaptique, [...] on sait quelle importance W. James attachait [...] à ce qu'il appelait «un sentiment de *ou*, un sentiment de *car*». Nous serions ici dans un monde où les *ou bien*, où les *à cause de*, les *pour* et avant tout les *et alors*, *et ensuite*, seraient les véritables existences» (Souriau [1943]: 153-154). Ce déplacement de la visée ontologique qui met l'accent, non plus sur le sujet ou le prédicat, mais sur la copule, est indissociable du déplacement sourialien qui nous conduit à nous éloigner de l'«ontique» au profit d'une posture ontogonique, tournée vers l'avenir.

#### 4. LE RÔLE DES FORMES DU DEVENIR DANS L'ONTOGONIE PRAGMATIQUE DE SOURIAU

L'incidence de la perspective esthétique sur la philosophie de Souriau, y compris dans sa dimension ontologique, est connue. En revanche, l'in-

fléchissement sémiotique de la pensée de Souriau, si elle a été notée par certains greimassiens, n'a pas suffisamment été prise en compte par les philosophes qui se sont intéressés à la dimension ontologique de ses travaux. L'opposition qu'introduit Souriau entre les «sémantèmes» et les «morphèmes» s'avère, pourtant, fondatrice, dans sa façon d'instaurer une voie philosophique nouvelle pour appréhender les questions ontologiques posées par les différents modes d'existence:

Nous avons [...] introduit une comparaison philologique, en rappelant l'opposition que font les linguistes [...] entre les «sémantèmes» (substantifs, adjectifs, «éléments qui expriment les idées des représentations») et les «morphèmes» (ceux qui expriment les rapports entre les idées) [...]. Pour réaliser [...] l'écartèlement des êtres et l'innovation du statut d'existence que représente la considération des seuls morphèmes [...]. Qu'on songe d'abord à une vision détachant l'être d'un statut ontique déterminé, en le transposant successivement dans différents modes, de niveaux différents [...]. Enfin, [...] qu'on prenne pour seules réalités ces passages mêmes. Qu'on évoque un univers de l'existence, où les seuls étants seraient de tels dynamismes ou transitions [...]. (Souriau [1943]: 149, 151)

C'est sur cette discrimination sémiologique entre sémantèmes et morphèmes que Souriau élabore une typologie qui lui permet d'opposer la branche où se situe l'approche en termes de phénomènes à celle qu'il propose comme alternative, fondée sur les morphèmes:

D'un côté, répétons-le, les sémantèmes de l'existence, parmi lesquels le phénomène pur représenterait assez bien l'adjectif pur, et devenu autonome, séparable de tout l'ordre substantif que l'ontique représente. De l'autre, le synaptique, dans l'ordre des morphèmes, correspondrait à tout ce matériel grammatical (conjonctions, prépositions, articles, etc.) auquel on opposerait bien (tout en le comprenant dans le même ordre morphématique) l'événement comme correspondant à l'essence propre du verbe. Ce serait une sorte de grammaire de l'existence que nous déchiffrerions ainsi, élément par élément (Souriau [1943]: 154).

Souriau ne se contente pas de déroger à une ontologie métaphysique traditionnellement encline à hypostasier certains modes d'existence, sous couvert de les substantiver. Il répugne à réduire la quête ontologique à ces éléments de langage (substantifs, adjectifs) réputés porter exclusivement le «sens» et ose démasquer le déni où auraient été tenus les «morphèmes», ces «petits mots» négligés mais qui sont porteurs, à ses yeux, de l'essentiel, dès lors qu'on a pris acte que l'existence était affaire non d'«essence substantivée» mais de «transitions». C'est cette attention portée à la dynamique des transitions qui conduit Souriau non seulement à s'écarter d'une «ontologie substantivée» métaphysique mais également d'une perspective exclusivement phénoménologique. Ce que nous propose Souriau dans ses *Différents modes d'existence*, c'est une alternative synaptique à la conception phénoménologique, qu'il qualifie d'«ontique»:

L'événement est un absolu d'expérience [...] avec lequel on pourrait faire aussi tout un univers, le même peut-être que celui de l'ontique, mais avec une tout autre assiette d'existence; et auquel on suspendrait (comme l'ontique est suspendue au phénomène) un règne des transitions, des connexions – du synaptique, si l'on voulait forger un mot d'ensemble, en opposition avec l'ontique (Souriau [1943]: 152).

Cette visée synaptique de Souriau, ancrée sur la dynamique des transitions, est indissociable du primat accordé au devenir, fondateur de son approche ontogonique. Les choix des morphèmes (versus les sémantèmes), du dynamisme (versus l'atemporalisme logique) et du rôle de l'avenir dans la posture ontogonique (versus l'ontique) participent d'une même cohérence: «Qu'on évoque un univers de l'existence, où les seuls étants seraient de tels dynamismes ou transitions [...]. Dans un monde ainsi conçu, l'événement, l'advenir [...] prend une position et une valeur existentielles» (Souriau [1943]: 151-152). Or ce qui compte, dans cette conception ontogonique, c'est que la visée morphématique synaptique y est indissociable du rôle des formes constantes:

Le futur, c'est l'accomplissement en virtuel qui complète le mouvement de ce présent penché sur le futur – de ce futur tombant dans le présent. Ainsi l'événement à venir est comme appelé et capté, puis relâché et renvoyé dans le passé, par cette forme constante, par cet *et puis*, par cet *et alors*, dont l'essence est d'être placé, non dans l'instant, mais entre deux [...] dans l'intermonde, entre l'instant qui part et l'instant qui vient (Souriau [1943]: 154-155).

Ces morphèmes, ces petits mots de transition comme «et puis» ou «et alors», sur lesquels repose la conception synaptique dynamique de Souriau, sont qualifiés par lui de «forme constante» car ils permettent ce passage entre passé et futur sans lequel la captation de l'événement à venir ne peut s'opérer. L'ontogonie de Souriau est indissociable de la valorisation de ces «transitions», de ces «passages». Mais ces passages s'avèrent fondamentaux non pas tant parce qu'ils ouvrent à la dimension, temporelle, du futur, mais parce qu'ils instaurent la dynamique de l'action. En témoigne la qualification de l'«advenir», préférée à celle de l'à venir, parce qu'elle dénote le processus de l'action. Le credo ontologique de Souriau, «l'existence est un acte» (Souriau [1943]: 90), sous-tend sa philosophie de l'instauration. Fondamentalement, l'ontogonie de Souriau reste une pragmatique: «pour exister, il faut agir, mais pour agir, il faut exister. Les dieux, comme dit Valéry, nous donnent gratuitement le premier vers. [...] Mais il reste quelque chose à faire» (Souriau [1943]: 110). Souriau est conscient de la torsion qu'il imprime à l'ontologie par ce primat de l'action. Mais il assume sa différence avec une certaine doxa philosophique:

Nous écrivons pour des philosophes [...] à qui le fait d'opter complètement et totalement pour l'action représente un renoncement à tout ce qui leur paraît la vie réelle (ils l'appelleront vie de l'esprit) parce que c'est de ce côté qu'est toute l'ontologie, avec sa métaphysique propre. C'est pourquoi nous n'avons guère d'espoir de leur faire entendre bien ce dont nous parlons, si ce n'est en le leur faisant sentir négativement dans leur horreur à cette idée: fermer tous les livres, cesser tous les discours, oublier toutes les



théories qui soutiennent le monde de l'ontique, et entrer dans l'action par un renoncement à leur philosophie [...] (Souriau [1943]: 157-158).

Cependant, Souriau ne critique l'impasse dans laquelle se serait fourvoyée une certaine doxa ontologique que dans la mesure où il est capable de lever l'obstacle épistémologique qui lui interdisait l'accès à la dimension de l'action. Ce qu'a permis de dévoiler son œuvre, de *Pensée vivante et perfection formelle* aux *Différents modes d'existence*, c'est le rôle de la «forme constante» pour ouvrir les chemins de l'action. L'ontogonie pragmatique de Souriau s'appréhende en termes de formes. Mais encore faut-il comprendre ce que Souriau entend exactement par «formes»:

Elles sont essentiellement non des formes dans le devenir, mais des formes du devenir. Elles saisissent le cours du temps par le travers sur une certaine longueur, et isolant ce segment, par l'explicitation de son galbe secret (*latentis schematismi*), elles lui donnent l'unité d'une nature simple. Ce sont les [...] déterminations d'un acte pur! (Souriau [1925]: 171).

Au delà des morphèmes, le seul substantif que s'autorise Souriau pour cristalliser sa visée synaptique dynamique, c'est le «galbe». Le galbe, c'est ce qui échappe à l'ordre d'un concept originaire et qui s'appréhende comme geste instaurateur d'un acte, comme dans l'exemple cosmogonique du geste démiurgique: «il ne s'agit pas d'un concept suprême dont le monde entier découle comme d'une essence infinie à la fois en extension et en compréhension: il s'agit du galbe d'ensemble de l'œuvre divine, -non l'œuvre ouverte, mais l'œuvre ouvrante, l'Activité [...] forme du geste du Démiurge» (Souriau [1925]: 174). Le galbe c'est ce qui permet d'agir sur un segment du temps: «Il faut d'une part que l'outil dont nous nous servons ait une poignée, une extrémité libre que saisira la main; et d'autre part que cette extrémité libre mise en notre puissance tienne rigidement à l'autre extrémité, en sorte que tenant l'une nous agissions à distance par l'autre» (Souriau [1925]: 175).

La puissance d'action de la forme ne peut instaurer la méthode d'une ontogonie pragmatique

qu'en tant qu'elle est produite comme une théorie par la raison: «cette méthode – fonder une action efficace sur la prévision d'une consécution [...] la force à débiter par la recherche théorique de la forme d'un devenir» (Souriau [1925]: 178). Au philosophe qui a perdu les chemins de l'action en se fondant dans l'ontique, Souriau fournit une méthode dont le «galbe secret» est une forme du devenir.

## REFERENCES

- Benjamin, W., 1936: "L'œuvre d'art à l'ère de la reproduction mécanisée", *Ecrits Français*, Gallimard, Paris, 1991.
- Jankélévitch, V., 1981: *Le Je- ne- sais- quoi et le Presque- rien*, Seuil, Paris.
- Souriau, E., 1925: *Pensée Vivante et Perfection Formelle*, Presses Universitaires de France, Paris, 1952.
- Souriau, E., 1943: *Les différents modes d'existence*, Presses Universitaires de France, Paris, 2009.
- Souriau, E., 1956: *Du mode d'existence de l'œuvre à faire*, Presses Universitaires de France, Paris, 2009.
- Valéry, P., 1928: "La conquête de l'ubiquité", in *Œuvres*, tome 1, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Paris, 1957.